

L'Islande pour se perdre et se retrouver

par Roger Cans Le Monde 20 février 1988

DECOUVRIR l'Islande ou les Islandais ? Entre les fjords où vivent les hommes et le désert de l'hinterland où se rassemblent les moutons, il faut choisir. Eh bien, va pour le désert ! A pied, cette fois, pour prendre la mesure du temps et de l'espace. Le désert, la montagne, se mesurent en marchant. Le silence des glaciers, l'âpreté des laves, cela se savoure en foulant du pied la pente des volcans. Les longs soirs d'été, dans cette île où le soleil ne te couche plus, cela se goûte au bivouac, lorsque les jambes fatiguées s'allongent dans la mousse, moelleuse et profonde. Le guide, alors, ressuscite les vieilles légendes, fait parler chaque pic, chaque rocher, comme si les Vikings, hommes de la mer, avaient eu peur de ces monts de feu et de glace au point de les croire habités par de mauvais génies.

Pour nous, ces montagnes de Lave et de cendre n'ont rien d'effrayant. Il y a bien l'Hekla, là-bas, qui fumote doucement, mais son manteau troué de neige rassure. A-t-on jamais vu un volcan éructer sous la glace ? Le guide beau au rappeler que l'Hekla, en 1981 encore, a craché des torrents de lave on le croit à peine. On voudrait escalader les névés noircis pour contempler de près la gueule du monstre, pour croire à ces récits terrifiants qui ont alimenté les sagas. Mais non, pas cette fois. La glace d'été recèle trop de crevasses. On fera le tour du volcan, le grand tour, soit quelque 220 kilomètres en huit jours. Ce qu'on appelle un trek.

Il a raison, Torfi, ce grand blond qui nous montre le chemin : l'espace, devant nous, est barré par un chaos de roches crevassées, impénétrable. Comme les glaciers qui se soulèvent en poussant leurs séracs, les coulées de lave se chevauchent et forment une muraille hérissée de pointes. Malheur à qui s'aventure sans gants dans le magma refroidi ! La colonne va donc longer la coulée, en s'enfonçant dans la cendre légère qui crisse à chaque pas. On s'étonne de rencontrer, perdus dans ces scories apparemment stériles, tantôt un champignon, tantôt une fleur, preuve que le désert de l'Oraefi abrite un minimum vital.

A mi-pente, une vallée s'ouvre au pied de l'Hekla. Telle une lame de couteau à l'acier luisant, un lac se profile sous le ciel bas. Paysage minéral en noir et blanc, noyé dans un silence cosmique. Pour franchir

la barre de lave, il faut escalader des séracs aux arêtes coupantes. La progression est lente, difficile, car la mousse qui enrobe la lave dissimule les reliefs. On croirait arpenter un fond marin d'où la mer se serait retirée, abandonnant le rocher noir couvert d'algues.

Rien n'échappe à l'œil exercé de Torfi. Ni le bruit des neiges, « *l'oiseau qui chante au soleil* », comme disent les Islandais, ni la grassette vulgaire, une fleur carnivore qui prend les insectes dans la glu de ses feuilles, ni bien sûr les baies de camarin, ces petits fruits noirs qui rappellent la myrtille ou l'airelle. Dans cet espace presque exclusivement minéral, les rares spécimens de faune ou de flore font l'objet d'une attention particulière, comme autant de repères familiers au milieu d'un monde étranger. Même le squelette d'un mouton apparaît comme une trace de vie sur un astre mort.

Un bain dans l'eau chaude

Dans la plaine, verte et gorgée d'eau, la vie reprend ses droits. Autour d'une bergerie folâtrant des poneys, ces fameux petits chevaux islandais dotés d'une quatrième allure, le *töttl*, qui n'est ni le trot, ni le galop, ni le pas, mais une sorte de trot coulé qui permet au cavalier de glisser sans à-coups sur les terrains les plus irréguliers. Sur les pentes, de loin en loin, on aperçoit des brebis qui paissent avec leurs agneaux. N'essayez pas de les approcher : ces animaux, nés à flanc de volcan, retrouvent chaque été un goût de liberté qui les rend presque sauvages. Ils s'enfuient comme des chèvres à l'approche de l'importun, leur soyeuse toison ondulante au rythme des sentiers moussus.

D'un jour à l'autre le paysage change du tout au tout. A Landmannahellir, on est dans la verte Irlande, traversant des prairies spongieuses où paissent les chevaux. Le lendemain, c'est un désert de sable noir, semé d'obsidiennes. Le vent qui balaye la steppe forme des dunes où s'obstinent à végéter quelques oyats maigres, à l'abri de blocs de lave aux formes tourmentées. Après l'Irlande, la Lune.

On parvient enfin à Landmannalaugar, au cœur de la réserve naturelle de Fjallabak. Décor alpestre, avec des cimes coiffées de neige, des éboulis et des torrents impétueux.

L'un de ces torrents, toutefois, dégage une vapeur insolite. Il est en effet rejoint par des sources chaudes qui sourdent des entrailles brûlantes de la terre. Malgré l'air frisquet, campeurs et randonneurs ont tôt fait de jeter leurs vêtements aux orties pour se plonger dans l'onde pure... et délicieusement chaude. A la rencontre de la rivière et des sources chaudes, là où la température est optimale (autour de 40 degrés), on observe un curieux rassemblement de mammifères à chair rose et à crinière blonde : les Vikings au bain. Toutes nationalités confondues, les corps nus s'alanguissent, immobiles, s'imprégnant de la chaleur qui fait oublier les rudesses du trek.

Les langues, alors, se délient. Rires et gloussements agitent les têtes qui, seules, dépassent de la surface de l'eau, noyées dans une vapeur soufrée. Hammam, sauna, bain japonais : toutes les références sont permises. Mais il est peu de lieux où, à l'aplomb direct des glaciers, on puisse ainsi couler des heures bienheureuses, la tête dans l'air des cimes et le corps douillettement vautre dans le lit tiède d'une rivière.

Mais il faut s'arracher aux délices de Landmannalaugar. Alentour, la montagne est superbe et, comme toujours en Islande, changeante. Passées les coulées de lave qui barrent les vallées, on accède à un massif aux croupes arrondies, dont les pentes passent par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Magie de la géologie volcanique : d'un côté, un cône parfait, d'un noir de cendre, traversé de coulées de mousse verte et de névés d'un blanc éclatant. De l'autre, des mamelons ocres, roses ou dorés, où se niche parfois un lac d'émeraude.

A peine s'est-on habitué à cette débauche de contrastes que l'on découvre l'intense vie souterraine des volcans. Ici, la terre bave le soufre. Là, elle crache la vapeur avec des grondements sourds. Ailleurs, elle forme un lac où bouillonne un jus cuit et recuit, régulièrement soulevé par des échappées de gaz.

Au milieu de ces soufrières inquiétantes nous attend le paradis : une rivière d'eau fraîche serpentant parmi des pelouses semées de fleurs qui se gorgent de soleil. On peut se vautrer dessus sans crainte : il n'y pas d'abeilles en Islande, non plus que de serpents ni de plantes épineuses. Sur le névé, en face, un lagopède nous observe en se poussant du col. L'occasion pour Torfi de raconter l'histoire des deux frères oiseaux dont l'un, puni pour sa paresse,

est condamné à être dévoré par l'autre. Le faucon local, en effet, a les pattes couvertes de plumes, comme le lagopède. Et il fait ses délices de cette perdrix des neiges aussi tendre que stupide.

Les treks en Islande, ce sont ces pauses bénies des dieux. Mais ce sont aussi des passages à gué périlleux, assaisonnés parfois d'un bain glacé, de descentes vertigineuses dans la mousse jusqu'au fond de gorges tumultueuses, de traversées de déserts poussiéreux et de plateaux lunaires, de montées à travers neige et glace en pleine brume. Panoramas saisissants, toujours renouvelés. Paysages sauvages ou bucoliques. Festival d'images. On n'a pas vu les hommes, c'est vrai. Mais le désert, la nature vierge, sont aujourd'hui des denrées si rares qu'elles valent des sacrifices. On retrouve les hommes après.

ROGER CANS